



Association 24 août 1944

Que dire sur Federico Garcia Lorca,

Que dire encore aujourd'hui de Federico García Lorca ?

Qu'il est né deux années avant le terrible XX^e siècle, un peu à l'ouest de Grenade.

Qu'il a aimé sa terre et que ses plus lointains souvenirs d'enfance avaient le goût de la terre. Que son écriture était pleine de détails authentiques, car il avait « entendu parler les gens »...

Il publie son premier livre de poésie à 23 ans. En 1928 – il a 30 ans –, apparaît le *Romancero Gitano*, dans lequel figure *Romance de la Guardia civil española*, un poème décrivant la mise à sac mortifère, par une quarantaine de gardes civils, d'une cité gitane en pleine fête religieuse.

En 1931, il dirige une troupe de théâtre – *la Barraca* – qui parcourt les campagnes pour faire découvrir le théâtre et ses richesses aux paysans d'Espagne, souvent illettrés.

Le 21 décembre 1934, après le massacre des mineurs asturiens par le général Franco – aux ordres, alors, de la République – et à la fermeture dans tout le pays des Maisons du Peuple, Lorca suspend les représentations de *la Barraca*. Il déclare : « Je serai toujours du côté de ceux qui n'ont rien et à qui on refuse jusqu'à la tranquillité de ce rien... »

Le 10 juin 1936, évoquant les rois catholiques Isabelle et Ferdinand, il dit : « Ce fut un moment désastreux, même si l'on enseigne le contraire dans les écoles. Une civilisation admirable, une poésie, une astronomie, une architecture et une délicatesse uniques au monde disparurent pour céder la place à une cité pauvre, humiliée, à une terre du moindre sou où s'agite actuellement la pire bourgeoisie d'Espagne. »

Il se disait aussi le frère de tous : « Un bon Chinois est plus proche de moi qu'un méchant Espagnol, c'est ainsi que j'aime mon pays ».

En juillet 1936, au moment du coup d'État, il quitte Madrid en laissant à son ami portoricain Rafael Martínez Nadal une pièce inachevée, *El público*, qui ne sera jouée que 42 ans plus tard.

Après l'assassinat de son beau-frère Manuel Fernández Montesinos, maire de Grenade, il quitte La Huerta de San Vicente, sous les menaces et les lettres anonymes, et s'installe chez son ami le poète Luis Rosales, dans sa famille de notables phalangistes.

Le 16 août, il est arrêté dans la maison des Rosales et conduit jusqu'au gouvernement civil où officie le gouverneur Valdés.

Federico passe les nuits des 16 et 17 août, et probablement une partie de celle du 18, dans les locaux du gouvernement civil. Le gouverneur Valdés donne l'ordre d'exécution du poète avec l'aval de la plus haute autorité nationaliste d'Andalousie, le sinistre Queipo de Llano.

À la question du gouverneur : « *Que dois-je faire de lui ?* », Queipo de Llano aurait répondu : « *Donne-lui du café, beaucoup de café* », formule qui signifiait « Expédie-le au plus

Association 24 août 1944 ♦ 22, rue Mélingue ♦ 75019 Paris

Association régie par la loi 1901 ♦ Parution J.O. n° 42 du 19/10/ 2013

24aout1944@gmail.com ♦ www.24-aout-1944.org

vite » (CAFÉ était le cri de ralliement des phalangistes et signifiait « *Camaradas ; Arriba Falange Española !* (Camarades, vive la phalange espagnole !) »).

Le 19 août, le compositeur Manuel de Falla tente d'intervenir, mais c'est trop tard.

Queipo de Llano, comprenant sans doute que cette exécution était une erreur politique, érige le poète en martyr, imputant son assassinat aux « rouges ».

Federico García Lorca fut exécuté près du village de Viznar, dans les oliveraies qui recouvrent les pentes de la vallée, et non dans le Barranco de Viznar, comme les prisonniers le seront ensuite par centaines.

Le 1^{er} septembre 1936, le journal madrilène *La Voz* évoque la rumeur du drame sans certitude. L'écrivain anglais H.G. Wells demande des explications par télégramme aux autorités militaires de Grenade, qui répondent, par la voix du colonel Espinosa, qu'elles ne savent pas où se trouve Federico García Lorca.

Ses œuvres furent interdites en Espagne jusqu'en 1954. Aucun commentaire sur la mort de Lorca ne fut publié par la dictature.

Romance de la garde civile espagnole
(*Romancero Gitano*, 1928, Federico Garcia Lorca)

Noirs sont les chevaux.
Leurs ferrures sont noires ;
Et sur leurs capes reluisent
Des taches d'encre et de cire.

Ils ont, c'est pourquoi ils ne pleurent,
Les crânes de plomb.
Avec leur âme de cuir verni
Ils marchent sur la route.

Bossus et noctambules,
Là où ils passent ils installent
Silences de caoutchouc sombre
Et des peurs de sable fin.

Ils passent s'ils veulent passer,
Et cachent dedans la tête
Une vague astronomie
De pistolets inconcrets.

Ô cité des Gitans !
Au coin des rues des bannières.
La lune et la calebasse,
Les cerises en conserve.

Ô cité des Gitans !
Qui t'a vue et peut t'oublier ?
Ville de douleur et de musc,
Avec ses tours de cannelle.

Ô cité des Gitans !
Aux coins des rues des bannières.
Éteins tes vertes lumières
Car voici la garde civile.

Ô cité des Gitans !
Qui peut t'oublier jamais ?
Laissez-la loin de la mer
Sans peignes à ses longues tresses.

Ils avancent deux par deux
Vers la ville de la fête.

**Une rumeur d'immortelles
Envahit les cartouchières.**

**Ils avancent deux par deux.
Double nocturne de toile.
Le ciel pour leur fantaisie
Est une vitrine d'éperons.**

**La cité libre de peur
Multiplie toutes ses portes.
Quarante gardes civils
Entrent pour la mettre à sac.**

**Les horloges s'arrêtèrent,
Et le cognac des bouteilles
Se déguisa en novembre
Pour éloigner les soupçons.**

**Un envol de larges cris
Se leva dans les girouettes.
Les sabres coupaient les brises
Que les sabots écrasaient.**

**Par la pénombre des rues
S'enfuient les vieilles gitanes
Sur des chevaux endormis,
Avec leur pauvre monnaie.**

**Par les ruelles en pente
Montent les sinistres capes
Laissant derrière elles, fugaces,
Des tourbillons de ciseaux.**

**Mais la garde civile avance
En semant des incendies
Où, jeune et toute nue,
Brûle l'imagination.**

**Ô cité des Gitans !
La garde civile s'éloigne
Par un tunnel de silence
Tandis que montent les flammes.**

**Ô cité des Gitans !
Qui t'a vue et peut t'oublier ?
Qu'on te cherche sur mon front,
Jeu de lune et de sable.**

Le poète continue de vivre dans l'esprit des générations d'Espagnols et dans le monde entier ; et c'est la victoire de l'art sur la mort, de la raison sur la force et de l'avenir sur le passé.